

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XIX — N° 1
MAI 1940

SOMMAIRE

Une amitié amoureuse de Charles Rogier, par Marie Gevers	5
Du Symbolisme (Esquisse) : Lecture faite à la séance du 10 février 1939 par M. Valère Gille	21
Chronique :	
La Fondation Léon Paschal	39
Le Prix Beernaert	39
Elections	39
Ouvrages reçus	40

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XIX
1940

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

Une amitié amoureuse de Charles Rogier

(Lecture faite à la séance du 10 mars 1940
par M^{me} Marie GEVERS).

Il n'y a pas fort longtemps que je possède le cahier dans lequel mademoiselle Fany Gevers, sœur aînée de mon père, a copié sa correspondance avec Charles Rogier.

Une de mes cousines, très âgée, l'avait trouvé par hasard, au cours d'un déménagement.

Dans mon enfance, j'entendais souvent parler de Charles Rogier. On prononçait son nom avec emphase. On disait *Charles Rogier*, et non *Charles Rogier*... Si l'on critiquait, par exemple, le gouvernement, quelqu'un ajoutait, de l'air d'en savoir long : « Cela ne se serait pas passé ainsi du temps de Charles Rogier ! »

Le portrait de l'homme d'Etat se trouvait chez tous mes oncles et tantes. La même lithographie en couleurs me montrait son visage aux lignes nobles et sévères, son teint basané et ses boucles blanches surmontant la redingote à haut collet et la cravate à trois tours. Je le croyais aussi illustre que Napoléon.

Parfois, l'une de mes tantes, un peu plus jeune que Fany, mais qui lui survécut longtemps, se penchait vers mon père, après un long silence méditatif, et disait : « Qu'a-t-il bien pu se passer entre Fany et Rogier ? En avez-vous idée, Florent ? » Après un nouveau silence, mon père répondait : « Eh ! bien, Mimie, voilà une chose que nous ne saurons jamais. — Faut-il que Fany soit morte si jeune ! » s'exclamait tristement la vieille dame... et mon père secouait mélancoliquement la tête.

Fany, morte en 1883 avait atteint pourtant soixante-huit ans, mais, pour sa sœur qui en avait quatre-vingt-six, cet âge semblait toucher à la belle jeunesse...

Cette Fany me semblait presque aussi importante que Rogier : on la considérait comme le charme, l'or pur et la fleur de cette famille de dix frères et sœurs. Elle voyageait beaucoup : la Suisse, l'Allemagne, Paris... Elle faisait des cures à Kissingen ou à Davos, à une époque où la bourgeoisie anversoise dépassait rarement Bruxelles. « Imagine-toi, me disait-on, que Tante Fany avait vu le Vésuve ! » Elle collectionnait des objets d'art chinois... Elle avait échangé plusieurs lettres avec Lamartine, elle chantait et parlait l'italien, étudiait l'espagnol et l'allemand. Et puis, on l'avait demandée en mariage une infinité de fois... Ma mère, qui avait beaucoup aimé sa belle-sœur, ajoutait d'un ton mystérieux : « Mais elle a toujours refusé de se marier... — Dis, maman, était-elle jolie, la tante Fany ? — Je ne sais, disait maman, je l'aimais tant, que j'oubliais toujours de regarder si elle était belle ».

L'un de ses petits-neveux possède le portrait de Mademoiselle Fany Gevers. Un peintre consciencieux nous la montre charmante : le front très bien modelé, la bouche fraîche, un peu sensuelle, le nez fort, les yeux aimables. La main, qui retient un châle bleu, a les doigts fuselés... Le portrait date du temps environ où elle copia les premières lettres : 1845... Elle avait alors trente ans. Mlle Fany écrit ces mots à Charles Rogier :

« Rappelez-vous qu'il existe dans la rue de Vénus des personnes qui s'intéressent toujours à vous. Le bulletin de vote est écrit et remis entre les mains. J'en ai écrit un second pour papa, qui, tout vieux qu'il est, ira déposer son vote... »

Le 15 juin 1845, Rogier répond :

« Vos deux bulletins et vos vœux n'ont pas suffi pour désarmer la fortune contraire, mais ma reconnaissance n'est pas moindre... »

Et plus loin : « Quoique cessant de représenter Anvers,

je ne renonce pas aux affections que j'y ai contractées depuis de longues années ».

Ne croyez pas que la rue de Vénus, où habitait Mlle Fany Gevers et ses vieux parents, fût une rue galante : c'était une bonne rue bourgeoise... D'ailleurs la mère de Cupidon n'est pas en réalité la marraine de cette rue : *Veen* veut dire tourbe, en flamand; *veenstraat* est donc : « rue de la tourbière ». Mais à l'époque des grandes modes mythologiques, *veen* est devenu Vénus...

La lettre suivante est de Rogier. Datée de juillet, 1854, c'est-à-dire neuf ans plus tard !

« C'est d'un bon cœur, écrit-il, d'avoir consenti à continuer notre entretien de mercredi, et je vous remercie de la confiance que vous me montrez. Je ne connais rien de plus doux que cette réciprocité d'affection avouée et loyale. A défaut de toute autre garantie mon âge seul, hélas, ne suffirait-il pas à vous tenir l'esprit tranquille, et mettre nos relations à l'abri de tout commentaire malveillant ? le danger qui pourrait naître d'une fréquentation assidue n'existe pas, puisque dix hivers nous séparent. Vous serez d'ailleurs facilement assez forte et moi assez raisonnable pour en triompher...

et plus loin : « Je serai au besoin votre protecteur, puisque ce titre vous plaît ».

Ensuite, en vertu de *son autorité*, Rogier enjoint à son amie : 1^o de lui rendre visite, chaque fois qu'elle ira à Bruxelles; 2^o de l'entretenir par correspondance de tout ce qui l'intéresse, ainsi que des études auxquelles elle se plaît : « C'est pour l'esprit un excellent exercice que l'étude des langues, dit-il, et je n'y trouve rien à redire quand elles s'enseignent avec désintéressement et s'apprennent sans distractions ». Rogier est-il jaloux du professeur d'italien ? Eh ! oui... Une lettre ultérieure nous le révélera tandis que sa naïve correspondante prend sa remarque au sens absolu. Rogier demande aussi combien de temps il lui a fallu pour apprendre l'italien.

Puis il s'informe de ses lectures. A-t-elle du penchant

pour la bonne et vraie littérature française ? Il entend par là celle du 17^e siècle, et il énumère Bossuet, Corneille, Racine, Molière, Fénelon, Madame de Sévigné, La Fontaine, Pascal, La Bruyère... « Je ne connais, dit-il, rien de sain et de fortifiant comme le commerce avec ces écrivains exquis »... enfin l'homme d'Etat termine en disant que « les lettres et les visites, il ne les faut pas trop longues, n'est-ce pas ? »

Fany répond : « En vertu de votre autorité, je dérobe quelques instants à mes occupations, pour répondre aux différentes questions que vous m'adressez, mais non pas pour vous écrire de tout ce dont je voudrais. En vertu de cette même autorité, je vous annonce que pour satisfaire aux désirs d'une amie qui doit se rendre vers le 20 à Bruxelles, je l'y accompagnerai.

(En 1854, une Demoiselle, même âgée de 39 ans, ne peut se rendre seule à Bruxelles, pour visiter un Monsieur. Il faut donner un motif à un tel déplacement !) Puis Fany poursuit un badinage un peu gêné : « En l'y accompagnant (l'amie) je ne m'impose pas un énorme sacrifice, mais le revers de la médaille, c'est qu'en vertu d'une certaine autorité, je suis obligée d'aller voir un vieil ami. Que c'est donc ennuyeux et désagréable d'avoir un vieil ami à aller voir ! Heureusement qu'il n'approuve pas plus les longues visites que les longues lettres, sinon il serait en état de me retenir toute la sainte journée. Je vous demande à quoi je serais exposée ! Au lieu de flaner dans les rues de Bruxelles, me trouver sous l'autorité d'un vieil ami ! Pour en avoir bien vite la conscience nette, j'irai le trouver à mon arrivée, me réservant une infinité d'autres choses pour la bonne bouche... »

Le passage si difficile pour une Demoiselle d'annoncer sa visite à un Monsieur étant franchi, Mademoiselle Fany répond à l'insinuation de son correspondant sur les *leçons désintéressées*. « Des distractions ? J'en ai quelques-unes sur la conscience depuis une dizaine de jours (depuis le fameux entretien du mercredi). J'ai appris l'italien pendant deux ans, lorsque vous étiez encore Gouverneur à Anvers.

Je le parlais passablement, mais ensuite le manque d'usage me l'a fait un peu oublier. Je l'ai repris il y a deux ans avec le professeur que vous avez rencontré. (Celui que Rogier soupçonne d'être un Saint-Preux) et il prétend que je suis sa meilleure élève. Ce qui n'est pas beaucoup dire, vu que pour tout potage, il en a six... Je vous laisse à juger si son potage doit être gras ! J'ai traduit une partie du Dante, ce qui était pour moi un travail d'esprit assez fatigant et un embarras pour mon professeur qui ne savait pas toujours si j'y mettais la signification voulue... »

Ensuite Fany explique qu'elle prend aussi des leçons d'espagnol avec un Carliste exilé...

Elle lit fort peu de romans, dit-elle, si ce n'est par exception...

« J'ai dans ma bibliothèque tous les précieux ouvrages que vous me citez, hormis Pascal que je ne connais pas. La Bruyère me plaît infiniment et sait me plaire toujours, j'admire Bossuet, mais il n'a jamais pu m'occuper pendant deux heures consécutives, Racine est sublime; Molière m'amuse, cependant je n'ai pas tout lu de lui ». L'amie de Rogier sait être sincère avec grâce...

Mais voici la clef, sans doute, de son rigorisme bourgeois. « Le petit livre que je lis depuis plus de quinze ans est celui de Madame Gatti intitulé « Le devoir des femmes ». Il n'est pas à comparer à ceux que vous me citez, mais je l'aime pour les excellents conseils que l'auteur donne aux femmes et ses pensées se trouvent être conformes à ma manière de voir. Je lis Gil Blas en espagnol, et j'ai acheté Don Quichotte à votre recommandation.

Etes-vous satisfait de votre vieille amie ? J'espère que mon bon protecteur m'en donnera bientôt l'assurance... »

Ah ! le bon protecteur est ravi...

« Si j'avais, dit-il, un certificat à vous délivrer de mon opinion et de mes sentiments, ce n'est pas le mot de satisfaction qui me viendrait à la plume. Vous avez mérité et obtenu mieux que cela, et si vous n'y prenez garde, nos rôles seraient bientôt intervertis. Si vous tenez à ce que je con-

serve celui que vous m'attribuez, soyez moins aimable et moins bonne et moins spirituelle dans vos naïvetés !...

Et plus loin : Quand j'ai parlé de désintéressement, avez-vous bien compris que je ne faisais pas allusion au « vil métal » ? Tel professeur rougirait d'accepter de son élève une rétribution pécuniaire, qui ne serait pas pour cela un maître désintéressé ! Si ceci a besoin d'explications, je vous les donnerai de vive voix.

Savez-vous, savante demoiselle, que c'est bien fort de traduire le Dante ? Rien que pour lire le Dante dans son texte original, je voudrais connaître à fond la langue italienne. Que ne sommes-nous plus rapprochés l'un de l'autre ? Je vous demanderais des leçons et vous auriez en moi un élève docile, et je dirais *désintéressé* si ce n'était trop présumer de ma force. Qu'aurai-je à vous apprendre en retour ? Cherchez bien et dites-le moi. J'admire votre courage à lire *depuis plus de quinze ans* le livre de Madame Gatti, et je me demande à quoi bon ? Contre qui, contre quoi avez-vous à vous fortifier ?... Je ne connais pas, au reste, cet ouvrage de votre prédilection ! et s'il vous plaît, il me plaît.

Je réserve pour la fin de ma lettre ce que vous m'annoncez au début de la vôtre. Le jour du sacrifice approche, et je le vois arriver sans regret ni terreur, bien décidé à supporter tous les ennuis de cette visite, et plus elle sera longue, plus ma mortification se prolongera, plus j'en aurai l'âme réjouie, en vrai martyr de ma foi. Vous ne me marquez pas, O douce instrumenta de vendetta, le jour et l'heure que vous avez définitivement arrêtés pour l'immolation. Vous devez à la victime de faire cesser sans retard cette incertitude. Au revoir, amie...

Puis, craignant d'effaroucher la disciple de Mme Gatti, Rogier s'empresse de signer : « Fraternellement »...

Hélas, quelle lettre embarrassée et confuse lui répond ! Le voyage à Bruxelles n'aura pas lieu... La dame amie ne s'y rend pas, mais bien le frère de la dame... Et « Vous comprenez qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis offrir au frère de l'accompagner... »

Cependant on sent un combat dans l'âme de la Demoiselle car « En guise de consolation, pour ce voyage manqué, ma raison se permet de s'adresser à mon cœur en ces termes : Ne vous désolez pas, un grand mal peut parfois contenir un grand bien ! Je vous demande si la raison et le cœur peuvent s'entendre ? »

Eh ! non, Mademoiselle Fany... et Rogier le sait bien : la raison et le cœur ne peuvent pas s'entendre !

L'idée d'être le professeur d'Italien de Rogier ravit Mlle Fany. Cet enseignement se fera par lettre... Ne voilà-t-il pas le prétexte tout trouvé pour établir une correspondance suivie ?

Elle annonce qu'elle a fait, pour son ami, une dépense qui contient une infinité de choses : des leçons, du sentiment, de l'harmonie, de la douceur, des jouissances, et toutes ces choses ne l'ont pas ruinée, car elles ont coûté 45 centimes ! ce présent, elle comptait l'offrir de « sa propre petite main » à son ami, cette offre contenait ses études, ses amours, un talisman, peut-être, qui sait enfin ce qu'il ne contenait pas ?

En fait c'est une grammaire italienne. Et Fany se réjouit de revoir son ami, munie du titre de professeur « qu'elle a saisi au vol ! »

Elle sera heureuse, dit-elle d'avoir un élève docile, *désintéressé* (souligné) et aimant bien son professeur de cette douce affection qui embellit et double la vie, comprenez-vous cela, mon élève ?... (nous pensons que Rogier préférerait ne pas comprendre).

Ensuite, Fany répond d'une manière charmante aux compliments que lui fait son ami : Ce que vous pourriez m'apprendre en retour ? Récapitulons ! A être moins bonne et moins aimable ? Ce ne serait jamais vous qui y parviendriez ! Moins spirituelle ? Il faudrait d'abord que vous fussiez en état de ne pas m'inspirer. Moins naïve ? Vous y perdriez votre latin... »

Enfin Fany annonce que ses amis M. témoignent d'un grand désir de la voir à Versailles, à la fin d'Août, elle ira passer

un mois chez eux. Sans doute Rogier sera-t-il à Paris vers cette date ? On pourra faire une charmante promenade dans le parc. « Comme deux vieux amis, et, naturellement, on emportera la grammaire italienne. »

Et à propos d'italien « Voulez-vous que je vous fasse parvenir votre grammaire, ou bien préférez-vous venir la prendre à votre prochain voyage à Anvers ? »

Dès lors, la correspondance se fera en italien, et le ton est beaucoup plus libéré.

« Je suis heureux, chère et savante dame, de faire ce que vous m'avez demandé pour les premiers jours de la semaine. Désirant vous être le plus agréable, j'essaierai de vous écrire dans la jolie langue que vous m'enseignez. »

Et le voyage à Bruxelles doit avoir eu lieu tout de même, car Rogier ajoute : « Depuis votre départ, je lis et relis la belle grammaire que vous m'avez généreusement et gracieusement donnée... Vous me direz comment s'est passé le voyage de Bruxelles à Anvers, vous me direz si le souvenir de votre ami a abrégé la route. Votre obéissant Charles ».

Mademoiselle Fany est absolument enchantée des progrès de son élève, et puis cette fiction d'élève et professeur lui permet le tutoiement. « Tu vois, Charles, que ta vieille professeur fait cas de toi ». Ensuite viennent les corrections, assez nombreuses, des fautes d'italien contenues dans la lettre de Charles. Et le professeur improvisé annonce l'envoi d'un prix d'encouragement.

Rogier répond bientôt : il la remercie pour les objets qui, provenant d'elle, lui sont très précieux. Puis il lui dit malicieusement qu'il a trouvé une faute dans une phrase italienne de son professeur. Il lui demande de préciser ses projets de vacances, et termine en disant : « Je n'aime pas l'adjectif vieille, uni au nom de mon professeur. Mille autres plus gracieux sont applicables à ce cher nom. »

Le jeudi 3 août, réponse : « Combien ta petite lettre m'a doucement émue, je ne saurais le dire. Depuis trois jours j'allais l'espérant, et enfin elle m'est arrivée aujourd'hui pour me réjouir le cœur. » Plus loin, Fany raconte un voyage à

Breda : « Quel ennuyeux voyage ! » mais elle s'est dédommagée en pensant à son ami tout en feignant d'admirer les spectacles auxquels elle ne faisait pas attention ! : « Cette suave et douce pensée au cœur, jointe à l'espoir de trouver au retour des nouvelles de toi, me donnait une vive satisfaction d'esprit. Pourtant je fus déçue : à mon retour je n'ai pas trouvé la lettre, et j'ai dû me mettre au lit quelque peu affligée. Tu pars peut-être demain ! Le jour de mon départ n'est pas encore fixé : peut-être sur la fin de la semaine prochaine, peut-être plus tard. J'espère avoir, avant mon départ, des nouvelles de mon cher élève. Ce serait une trop longue attente si je devais rester quinze jours sans lettre de toi. Je n'envisage pas mon départ avec la même joie que l'an dernier, parce que je m'éloigne davantage de toi ». Enfin, l'épistolière annonce qu'elle lit le matin à sept heures, le livre de Jules Simon : « Cette lecture fait réfléchir, et détache un peu ma pensée d'un objet qui l'attache trop »...

Rogier écrit le jeudi 10 août : « Je suis encore à Bruxelles comme tu le vois, très chère : je ne puis me résoudre à partir, et je diffère de jour en jour mon voyage. Tranquille et content dans ma modeste maison, avec mes livres et mes souvenirs, et mes affections, je crains d'abandonner ces douces choses pour un mieux incertain. Et pourtant, j'ai promis de rendre visite à mon frère qui m'attend, et peut-être, sur la fin de ce mois, serai-je avec lui. Si tu es à Paris au même moment, j'espère te voir, et tu m'écriras à *moi-même*, rue Pépinière, 37. Mais je désire fort jouir de ta chère vue avant ton départ. Tu dois absolument visiter l'exposition de Bruxelles qui est très belle ! Viens samedi ou dimanche, et nous irons ensemble. Et tu pourras juger en même temps des nouveaux progrès de ton élève. Ecris-moi ce que tu feras. Le récit de ton tour à Breda m'a fort réjoui, surtout parce que le souvenir de l'élève voyageait avec la professeur distraite. J'ai reçu hier d'une main amie et ancienne, comme nouveau prix d'encouragement, « Les Fiancés » de Manzoni. Mais ce livre me plaît moins que l'autre. J'ai aussi promesse d'un autre professeur *mâle*

de la Jérusalem de Tasse, qu'il dit être facile, mais je n'en crois rien. Toujours ton ami... »

L'invitation de Charles Rogier gêne beaucoup Fany. Sans doute se dit-elle que Madame Gatti l'aurait désapprouvée. Bref, elle trouve qu'il vaudrait mieux que Rogier vînt à Anvers, s'il désire la rencontrer. « Il faut bien que j'écoute quelques raisonnables observations que présente ma raison elle-même, qui conserve jalousement le droit de guider le cœur, bien qu'elle ne règne pas toujours en maîtresse. Sylvio Pellico dit que ce qui rend l'homme méprisable, ce n'est jamais que l'absence d'une volonté forte. Combien ces paroles nous donnent à réfléchir, n'est-il pas vrai, ami ? Nous avons à Anvers une exposition qui passe pour la plus belle, et peut-être la seule, qu'on y verra. Ne viendras-tu pas la voir ? Je t'assure qu'elle mériterait le voyage, si je ne le méritais pas. Il me reste encore quelques jours à Anvers, en attendant mon frère du Hâvre, qui me conduira à Paris vers le 20. Viens lundi matin, ou mercredi prochain, en compagnie de ce bon et noble amour fraternel sans mélange de sentiments égoïstes qui ne peuvent appartenir à une grande âme comme la tienne ». (Ah ! le pauvre Rogier !)...

L'amour fraternel de Fany n'empêche pas la jalousie. Ce prix d'encouragement, les « Fiancés » de Manzoni, reçu d'une main amie, l'inquiète. « Tu as reçu un prix d'encouragement d'une main amie ! Aurais-tu peut-être une autre professeur, plus capable que moi de former un bon élève ? Les *Fiancés* sont bien écrits, la Jérusalem du Tasse est fort difficile, mais très belle. Pour te préparer à la comprendre, je t'envoie les tragédies de Sylvio Pellico, parmi lesquelles je te recommande spécialement la Française de Rimini. Je joins à l'envoi « Les devoirs des hommes » que tu liras attentivement pour faire plaisir à ta professeur. Tu trouveras quelques jolies poésies choisies de Métastase, que j'ai transcrites pour te faire plaisir. Et je m'acquitte de ma dette en t'envoyant ton dû. »

La réponse de Rogier est en français :

Le 15 août : Je vous croyais partie pour ne pas vous croire en retard, chère et bonne Signorita, et c'est de Paris que j'attendais votre réponse, quand hier, vers deux heures, le chemin de fer vint déposer à ma porte le précieux paquet. Si vous continuez ainsi, vous ferez passer totalement la tua bibliothéca dans la mienne, et, puisse Dieu le vouloir, avec ta science !...

Les vers manuscrits exigeront plus d'étude, et, pour vous récompenser de votre peine, je les lirai tant, que je finirai par les savoir par cœur. Est-ce à votre intention que les titres ont été choisis, et que Fidélità figure à la tête ? Avez-vous pu croire un moment qu'une autre professeur aurait pris votre place ?

La donatrice des « Fiancés » est une dame : 1^o mariée; 2^o mère de famille; 3^o étrangère; 4^o qui passait à Bruxelles, et que je ne reverrai de longtemps. Comme elle partait vendredi pour Anvers, elle m'avait engagé à *les* accompagner et je ne sais quel scrupule m'a empêché de profiter de cette occasion. Il me semblait plus loyal de ne pas prolonger la conversation, et bien que ladite dame parlât parfaitement l'italien, j'ai mieux aimé lui laisser faire le voyage sans moi, que de me présenter rue de Vénus, en quelque sorte, à cette occasion. Etes-vous contente de votre élève ? Il n'a pas été bien soddisfatto de ce remboursement précipité d'une dette qu'il aurait mieux aimé voir transformer, du moins, en quelque équivalent... ? » Rogier informe ensuite sa correspondante qu'il ne pourra visiter l'exposition d'Anvers, car il part le lendemain pour aller voir l'un de ses frères qui habite près de Chimay; de là il se rendra à Paris, pour voir un autre frère. Que son amie n'oublie pas surtout, si elle va à Versailles, de faire ce qu'il lui a demandé. Elle lui donnera aussi son adresse à Versailles, et termine par cette phrase : « Savez-vous bien que Francesca et Paolo sont deux êtres diantrement passionnés, et que le tyran Lanciotto serait un fameux imbécile de croire que tout cela pourrait finir innocemment ? »

« Au revoir. J'espère tout au moins la vue de ta chère

écriture, et sous les mots, le fait de sentir les mouvements de ton cœur aimant et pur rendra heureux ton ami. »

Le 19 août, Fany répond, et Madame Gatti sévit dans sa lettre : « Rivaliser, se soutenir dans la vertu, l'affection et l'étude, ce sont là des choses qui donnent l'idée du ciel. Bonheur que la majorité des hommes ne saurait comprendre, et que j'ai éprouvé après avoir lu ta lettre, qui m'a mouillé les yeux de larmes. »

Ensuite Fany explique qu'elle partira pour Versailles le 25 ou le 30 à cause d'une fête. Les quatre enfants de ses amis, âgés de quinze à vingt ans, lui réservant un rôle dans une charade. »

« ...Tu vois que mes amis doivent me désirer autant que je désire être avec eux. Nous vivons à Versailles de la vie de famille; les trois messieurs vont tous les jours à Paris. de sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir. »., Puis elle parle de différentes personnes... Il faut bien, pourtant, que Fany réponde à la demande de Rogier de se retrouver. Elle-même, dans une lettre précédente, en avait formé le projet, mais au moment de le réaliser, la disciple de Madame Gatti se montrera impitoyable : « Ne me demande plus, cher élève, que j'aie te trouver à Paris. L'expérience m'a démontré qu'il ne faut pas que je me rende chez toi; plus tard, quelques années plus tard, quand le temps aura émoussé la vivacité du sentiment, nous pourrons nous voir, je l'espère, très souvent; même chaque jour. Nous ferons alors ensemble la partie de cartes, de domino, de tout ce que tu voudras, car ce qui te plaira me plaira. (On imagine la satisfaction de Rogier à cette proposition). Pour l'instant, nous devons nous efforcer de nous garder dignes l'un de l'autre, n'est-il pas vrai, mon cher élève? Dimanche, je vais dîner à la campagne. Si je pouvais t'avoir à mon côté, combien ce dîner serait changé pour moi! Et si, en allant tous ensemble à « l'Harmonie » (c'était un restaurant aux portes de la ville) j'avais ton bras au lieu d'un autre, combien la promenade en deviendrait plus agréable! Si, avant mon départ, je ne recevais plus de lettre

de toi, j'espère au moins en recevoir une, un des premiers jours de mon arrivée à Versailles. Le choléra étant à Paris, je te conseille de différer ton voyage de quelques jours. La maladie diminue, et peut-être alors, sera-t-elle éteinte. Il n'y en a pas à Versailles, je n'ai donc rien à craindre. »

La lettre suivante est datée de Paris en septembre. Rogier s'y trouve pour quelques jours, puis il reprendra le chemin de Bruxelles : « Je n'ose vous parler de mes études. L'élève n'a point oublié sa maîtresse (se dit aussi dans le sens de professeur), mais il a fait un peu le paresseux pendant les vacances. » Puis, l'homme d'Etat essaye encore de vaincre Madame Gatti, car il dit : « Si j'allais à Versailles, pourrais-je vous y voir ? Si vous veniez à Paris, où pourrais-je vous y rencontrer ? Je serais bien heureux de recevoir tout de suite une réponse. Il serait dur de se trouver si près l'un de l'autre sur une terre étrangère, et de se voir privé de la douceur d'un entretien fraternel. »

Malheureusement, cette lettre est arrivée à Versailles après le départ de l'amie. Elle l'a reçue à Anvers. Elle aussi a été paresseuse dans ses études. Elle engage Rogier à bien profiter de ses vacances, écrit quelques pensées à la manière de Madame Gatti, et finit en engageant son cher élève à ne pas oublier tout à fait ce qu'il sait déjà d'italien.

Rogier a été absent plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Il est rentré à la fin septembre. Il veut mettre les choses au point : « J'ai passé, avant mon retour, quinze jours à Paris, et ne suis point, pour plusieurs raisons, allé à Versailles, d'où vous êtes partie, ce me semble, plus tôt que vous ne le pensiez. Si je vous ai bien comprise, vous avez considéré comme peu convenable, ou peu désirable, un tête-à-tête à nous deux, à si grande distance du foyer domestique. Vous ne le croyez possible, qu'à la condition de s'y présenter de part et d'autre, garantis par des cheveux blancs. Je vous avertis que pour ce qui me concerne, je marche à grands pas à l'accomplissement de cette dure condition. Vous en pourrez juger quand vous me verrez à Anvers, car je n'espère pas vous voir à Bruxelles, même pendant l'exposition qui

dure toujours... » Et plus loin « Avez-vous repris vos études ? et n'avez-vous *rien* oublié ? je vous souhaite de la mémoire, et de la persévérance avant tout dans les sentiments que vous avez bien voulu me montrer. Plus je gagne d'âge, d'expérience, plus je sens la douceur des solides et loyales amitiés. La mienne pour vous est ainsi faite, et je travaillerai toujours à l'épurer de tout élément étranger. Croyez-moi donc votre ami... »

Fany ne répond que le 2 novembre 54. Elle reprend la fiction de l'élève et du professeur, mais le ton est un peu faux. Elle envoie des billets de tombola au profit d'un hôpital d'enfants malades; elle a été souffrante, son mal consiste en une fièvre intermittente mêlée d'une fièvre nerveuse. Mais elle va mieux : « tu vois que la mauvaise herbe ne périt pas... ».

La lettre suivante est datée du 14 novembre. Charles Rogier vient d'éprouver des revers politiques. Son amie en est indignée et outrée : « Je médite, cher élève, sur l'ingratitude des hommes, je vois la lâcheté diffamer la probité, la noblesse, le talent. Je vois le vulgaire poursuivre de honteuses injures le sort honnête mais malheureux, et je m'indigne du triomphe obtenu au moyen de la force, au moyen d'intrigues abjectes, et à l'aide de l'ingratitude née du vil intérêt. Mon espoir déçu me conduit à cette méditation qui me remue l'âme ». Puis le ton de la lettre change, Fany demande que Rogier lui écrive et le menace, sinon, d'avoir à lui écrire chaque semaine pendant tout un mois : « Et durant celui-ci, tu n'auras aucune lettre de ta chère professeur ! » Rogier répond : « C'est comme une récompense, et non comme un ordre que j'accepte, chère, ton ordre et l'occasion de correspondre avec toi... Je remercie ma juge et j'implore le même châtement chaque fois que ton cœur sera miséricordieux. Cherche autre chose, ma très douce, si ta sévérité veut absolument une correction efficace ». Bref, Rogier se remet à l'étude de l'italien, puis il répond à la violente diatribe de Fany : « Tes méditations et réflexions sont dures à l'endroit des hommes. Qu'est-ce que la vie

publique ? Un grand combat. Ceux qui luttent au premier rang courent aussi des risques. Mes ennemis me frappent, il n'y a rien d'étonnant à cela. Ce qu'il y a de plus triste, c'est la faiblesse et l'oubli des amis. Ma vie maintenant est complètement libre. Ne crois pas, amie, que je veuille faire mauvais usage de cette chère liberté... »

La correspondance se poursuit ainsi tout l'hiver tant bien que mal, mi-italienne, mi-française. Chaque fois que Rogier a un élan vers elle, la disciple de Madame Gatti, effarée, fait un pas en arrière, et chaque fois que Rogier, découragé, cesse d'écrire, la pauvre demoiselle implore une lettre. Un jour, en février 55, Fany informe son correspondant au cours d'une lettre fort embarrassée, qu'un homme de 29 ans, vient de lui offrir sa vie, son cœur, sa main, et le moyen d'accomplir toutes ses fantaisies. Mais, s'écrie-t-elle ! Mes fantaisies ! J'envisage les chevaux et voitures comme un embarras qui entraîne d'autres embarras... Et que ferais-je d'un mari, grands dieux !!!! J'espère persister dans l'idée de ne pas me marier. Si mon meilleur ami me conserve son affection et son estime, mon lot sera des plus heureux ». Puis, citation du Dante : « Vivre sous le signe du sentiment pur ». Après cette lettre plusieurs choses que nous ignorons ont dû se passer. Il semble que Rogier ait tenté une démarche définitive, repoussée par la demoiselle, et qu'il se soit enfin soumis à cette décision. La lettre suivante n'est datée que du 29 avril. Fany écrit :

« Votre lettre m'a calmée et rassurée par la promesse qu'elle renferme de ne jamais être qu'un ami pour moi. J'accepte cette promesse qui engage votre responsabilité et me fait renoncer à la triste résolution que le devoir m'avait prescrite... » Puis quelques phrases sur le beau rôle à remplir par un ami sûr, et, pour finir : « La douleur n'échappe jamais à l'homme, tous nous y avons une part, et la vie est ainsi organisée. C'est sous l'influence d'un esprit troublé par des craintes que je vous ai écrit ma dernière lettre. Je la désavoue aujourd'hui, parce qu'elle émanait d'une imagination agitée. Vous devez donc comprendre, mon ami, que

je désire qu'elle me soit renvoyée. Et il est juste que vous m'accordiez cette satisfaction... (quel dommage que cette lettre n'ait pas été conservée !).

Que répond Rogier ? Mystère... Sa lettre n'est point copiée non plus. Mais sans doute Fany est-elle tranquillisée, car le 16 mai, elle lui écrit ses lignes :

« J'approuve au plus haut point, Monsieur le juge, l'application de la peine que votre conscience vous a conseillée. Ce mutuel accord affermit notre amitié, et comme l'arbre étendant autour de lui ses nombreuses racines, est à l'abri du temps comme des vents instables, ainsi font dans le cœur les racines de l'affection, elles s'y attachent sûrement, et ne s'en séparent qu'avec l'existence ». Suivent quelques informations sur des projets de voyage de son vieux père, et Fany termine sa lettre en disant : « En tous cas, je ne m'en irai pas sans prévenir l'ami le meilleur que j'aie eu et que j'aurai jamais ».

Ici s'arrêtent les lettres transcrites dans le petit cahier. L'amitié a-t-elle persisté sur le pied fraternel exigé par Fany ? ou bien les années l'ont-elles éteinte ? Mais pourquoi, nos deux personnages étant libres, ne se sont-ils pas épousés ?

Mon père avait donc raison : « Nous ne saurons jamais exactement ce qui s'est passé entre Fany et Charles Rogier ».

Marie GEVERS.

Du Symbolisme (Esquisse)

(Lecture faite à la séance du 10 février 1940
par M. Valère GILLF).

Madame, Messieurs,

Qu'il me soit permis de vous entretenir quelques instants de poésie et, singulièrement, du mouvement qu'on a appelé « symboliste ».

Le temps n'est pas, hélas ! propice à la poésie ; je le sais, et on pourrait nous rappeler qu'« un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles ». Mais cette boutade est d'un poète. Elle est du grave Malherbe, qui se contredisait aussitôt en composant, à la demande de Henri IV, des vers amoureux destinés à séduire le cœur rebelle de la gracieuse Princesse de Condé. Et comme le Roy était l'Etat, Malherbe était utile à l'Etat. Il est vrai qu'aujourd'hui l'Etat n'aurait plus de ces faiblesses.

Daignez donc accorder quelques moments d'attention à la poésie. Elle est nécessaire à la vie, et aujourd'hui plus qu'hier.

Les techniciens ont eu beau nous proposer un art cubique et linéaire, strictement utile, dépouillé de tous vains ornements, desséché, immobile, cérébral et géométrique, le cœur a protesté qui, lui, demande le frémissement imprévu de la vie.

Or, la poésie c'est ce frémissement, cette vibration mystérieuse qui accompagne notre union avec le monde sensible, et rend humaines et fraternelles les choses qui ne seraient

sans cela, que ce qu'elles sont, selon la juste expression de Rostand.

Cette poésie essentiellement lyrique et personnelle connut son heure de gloire avec le Romantisme. Le Romantisme rendit humain l'univers. Il fut la libre exaltation de l'âme mêlée aux êtres et aux choses. Il fut le triomphe de la sensibilité.

Il apparaissait comme une réaction contre les jeux d'esprit de la froide versification du XVIII^e siècle et contre les Campistrans qui avaient remplacé les Racines.

« *Sur le Racine mort le Campistran pullule* » disait Victor Hugo.

Le Romantisme avait donc rendu une âme aux choses. Mais comme toute réaction, il avait forcé le mouvement. Il crut qu'il suffisait de pleurer devant la Nature pour avoir du génie. Musset eut tort lorsqu'il s'écria :

« *Vive le mélodrame où Margot a pleuré !* »

Je me méfie du goût de Margot. Il eut tort aussi lorsqu'il parla de l'immortalité de ces vers qui sont de purs sanglots.

C'est contre ces sanglots intempestifs que se fit la nouvelle réaction, la réaction parnassienne. Leconte de Lisle, dans le *Nain jaune* et, bientôt après, son jeune et ardent disciple, Catulle Mendès, se révoltent contre la sensiblerie de Musset et les improvisations parfois relâchées de Lamartine. Ils réclamaient, comme l'avaient fait les Parnassiens de tous les temps, comme Ronsard, comme Malherbe, comme Racine, comme Gautier, la soumission de l'inspiration à l'Art, à la perfection formelle, à cet élément esthétique qui seul demeure, au-dessus des modes de la sensibilité et des modes littéraires.

Mais la stricte observance de cette règle présente un danger, celui de négliger, à la longue, l'élément émotif au profit de l'élément esthétique qui ne doit être que secondaire. Les élèves de Leconte de Lisle et de Hérédia ne l'évitèrent pas. Et c'est ce qui amena la réaction symboliste,

comme les exagérations romantiques avaient amené la réaction parnassienne.

Ainsi, la littérature française, faite tour à tour de raison et de sensibilité, et, dans les grandes périodes, d'un juste équilibre des deux, comme chez Racine par exemple, n'est qu'une suite d'actions et de réactions dont les oscillations se précipitent au fur et à mesure qu'on approche de la période contemporaine.

C'est ce perpétuel mouvement d'actions et de réactions qui lui assure la vie et la durée; et le roi Albert, quelques mois avant sa mort, a pu très justement vanter, à un des dîners de la *Revue des Deux Mondes*, son « *inépuisable inspiration* » et dire d'elle qu'elle a eu à travers les âges « *toutes les audaces en réalisant chaque fois tous les équilibres* ». Et en effet, pour ne remonter qu'au XVII^e siècle, nous assistons à la réaction du voluptueux Racine contre le rigide Corneille; plus tard, à la réaction du Romantisme contre le Classicisme refroidi, à la réaction des Parnassiens contre les Romantiques négligés; à la réaction enfin des Symbolistes contre l'attitude marmoréenne des Parnassiens.

Cependant ces diverses réactions ne se présentent pas avec cette netteté de classification. Tous les mouvements littéraires successifs qui agitent la littérature française s'enchevêtrent. Le Romantisme est déjà dans le Classicisme, le Parnasse dans le Romantisme, le Symbolisme dans le Parnasse.

Le vers le plus spécifiquement romantique que nous connaissions se trouve dans *La Fontaine*.

Le voici :

Et c'est être innocent que d'être malheureux !

Dans Racine, vous trouverez ce vers admirablement symbolique qui par sa seule sonorité, par son sens pour nous obscur, est un merveilleux évocateur de rêves :

La fille de Minos et de Pasiphaë,

auquel répond ce vers de Victor Hugo :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth.

En dépit de ces vers symbolistes égarés çà et là, on désigne surtout par *Ecole Symboliste* la génération des poètes de 1886 et des années suivantes, et plus particulièrement ceux qui se réclamèrent de Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé.

Le mot *Symbolisme* est un de ces mots non encore bien déterminés, comme Romantisme ou Parnassisme, et qui servent moins à désigner une Ecole littéraire qu'une époque dans l'histoire mouvante de la littérature française. C'est ainsi que la liste qu'on a voulu dresser des poètes symbolistes est singulièrement disparate. Elle semble comprendre surtout les poètes édités par le *Mercur de France*, comme celle du Parnasse comprend les poètes édités par Lemerre. Jugez-en pas ces noms qui figurent dans les florilèges symbolistes.

En tête de liste : Verlaine et Mallarmé, puis Jules Laforgue et Tristan Corbière, Rimbaud et Moréas, Rodenbach et Gustave Kahn, Henri de Régnier et Viel-Griffin, Samain et van Lerberghe, Maeterlinck et Francis James, Claudel et Max Elskamp, Fontainas et Albert Mockel, Valéry et Verhaeren, d'autres encore... Voilà des personnalités et des talents bien différents.

Sans doute vous me demanderez si, malgré une pareille diversité, il n'existe pas un lien littéraire entre ces poètes, et si, de l'analyse de leurs œuvres, on ne peut extraire une définition du Symbolisme.

Cherchons et consultons les documents :

Le premier document — document théorique bien entendu — est le manifeste, publié par Moréas dans le *Figaro* du 18 septembre 1886, cherchant à définir le mot : Symbolisme. Cette appellation était d'usage depuis quelque temps déjà dans les cénacles littéraires.

Le manifeste de Moréas est assez abscons — comme on disait dans le jargon du temps. Jugez-en par ces quelques phrases : « Ennemie de l'enseignement, de la déclamation, » de la fausse sensibilité, de la description objective, la » poésie symboliste cherche à vêtir l'Idée d'une forme » sensible, qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même,

» mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait
 » sujette... »

Ce qu'il y a de plus clair dans ce Manifeste c'est la réaction prononcée contre la poésie didactique du XVIII^e siècle, contre la déclamation romantique et sa fausse sensibilité et contre les procédés descriptifs de l'école parnassienne.

Le reste est moins clair; mais il n'importe, puisque ce manifeste de Moréas ne devait avoir que la valeur d'un coup de clairon qui rassemble autour d'une enseigne les jeunes poètes désireux de faire école.

Nous y verrons plus clair avec ceux que ces jeunes poètes de vingt à 25 ans ont choisi pour maîtres : Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé.

Un an avant la publication du Manifeste symboliste dans le *Figaro* a paru le recueil de Verlaine *Jadis et Naguère*.

Dans ce recueil de vers figure une pièce intitulée *Art poétique*, auquel la jeune génération des poètes a aussitôt adhéré.

Ce poème était déjà connu depuis quelques années. Il avait paru en 1882, dans une revue intitulée *Paris-Moderne*, et avait été composé chez nous, à Mons, en 1874, au cours d'une villégiature forcée que la Justice belge avait accordée à Verlaine dans une de ses maisons de retraite.

Ce poème qui formule de la façon la plus nette la réaction contre l'idéal parnassien et qui, en même temps, édicte les règles d'un art nouveau, vous le connaissez :

Art poétique

*De la musique avant toute chose,
 Lit pour cela préfère l'Impair
 Plus vague et plus soluble dans l'air,
 Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.*

*Il faut aussi que tu n'aïlles point,
 Choisir tes mots sans quelque méprise :
 Rien de plus cher que la chanson grise
 Où l'Indécis au Précis se joint.*

*C'est des beaux vers derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouilli des claires étoiles !*

*Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !*

*Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !*

*Prends l'Eloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?*

*O qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?*

*De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.*

*Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe, et le thym...
Et tout le reste est littérature.*

Examinons d'un peu près cet *Art poétique*. Vous verrez qu'il condamne très exactement ce que l'école précédente, l'école parnassienne, a adoré.

Le Parnasse avait, contre les romantiques, réclaté un art précis, linéaire, presque sculptural. Tous les Parnassiens célébraient la Vénus de Milo. Et voici que Paul Verlaine, méprisant les reliefs puissants, les lignes accusées, propose « de la musique avant toute chose », « de la musique encore et toujours » !

Les disciples de Leconte de Lisle vantaient le poème à forme fixe, et particulièrement le sonnet; Verlaine vante le poème fluide, mouvant, auquel les rythmes impairs donneront un je ne sais quoi de vague, d'irréel, d'inachevé « où l'Indécis au Précis se joint ».

Les Parnassiens, épris de clarté et de précision, esprits cartésiens, gravent, d'un burin franc, des figures noblement équilibrées; Verlaine, lui, se complaît dans un brouillard d'argent où tout est nuance et d'où montent pour se disjoindre des figures de rêve. Il ne veut plus de ces développements magnifiques et bien ordonnés, qu'il appelle éloquence, et que ponctuent des rimes sonores. Il préfère les sons étouffés, l'assonance, les naïvetés des vieilles chansons populaires et les charmantes puérités des légendes enfantines. Il a pris ce goût, certes, dans son naturel, mais aussi dans les douces chansons que Mme Desbordes-Valmore chantaient auprès du berceau de son enfant. Et surtout il ne veut plus de ces vers passés au feu de la raison, finement ciselés, remis vingt fois sur le métier, polis et repolis sans cesse; mais des vers improvisés à l'aventure, des vers sans apprêt, naturels, maladroits même, balbutiés et presque chantés... et tout le reste est littérature !

Quoi qu'il pourra dire plus tard, Paul Verlaine est bien le père de l'Ecole Symboliste. Mallarmé n'en sera que le théoricien, le père spirituel et nourricier.

Je n'ignore pas que Verlaine s'en est défendu comme un beau diable. Quelques années après le succès de son *Art poétique*, il devait renier ses élèves, comme il avait renié ses maîtres du Parnasse. Car Verlaine, tout comme Mallarmé, sort du Parnasse.

Il a collaboré, en 1866, au Recueil de vers nouveaux,

paru chez Lemerre, à Paris, sous le titre *Parnasse contemporain*. Il a accepté et vanté les dogmes rigides de Leconte de Lisle, tout comme Gautier, Baudelaire et Banville. Il a écrit ces vers suprêmement parnassiens :

« *L'Art ne veut point de pleurs et ne transige pas* ».

Il a vanté « *son égoïsme de marbre* ». Mais, c'est précisément parce qu'il connaissait si bien la poétique parnassienne, parce qu'il s'était imposé l'impassibilité, qu'il réagit de toute sa nature spontanée. Les meilleurs serviteurs d'une religion nouvelle sont ceux qui ont le mieux servi la précédente.

Ne demandez pas cependant à Paul Verlaine d'enseigner à son tour et d'être un maître d'école. En fait d'école, il ne connaît que l'école buissonnière. C'est un réfractaire, un isolé, un vagabond; et lorsque plus tard, en 1891, pour sa fameuse enquête qui paraîtra dans le *Figaro*, Jules Huret lui demandera, l'ayant découvert au fond d'un cabaret du Quartier Latin, ce qu'il pense du Symbolisme, il répondra entre un vermouth et une absinthe, hirsute, bosselé, agitant son écharpe rouge, un peu ivre, mais avec des yeux angéliques :

« Le Symbolisme?... Comprends pas.... Ça doit être » un mot allemand... Hein?... Qu'est-ce que ça doit vouloir » dire?... Les Symbolistes? Les Cymbalistes... Moi! je suis » français, Nom de D...! »

Tandis que Paul Verlaine groupe quelques disciples décadents autour d'une table de café, Stéphane Mallarmé tient salon dans son appartement de la rue de Rome, à Paris. Petit, frileux, la barbe en pointe déjà mi-poivre, mi-sel, les oreilles pointues, l'air d'un faune galant du XVIII^e siècle, disert et les yeux émerveillés de ses propres rêves, il théorise longuement devant ses élèves attentifs, éblouis de son savoir et de l'originalité de son esprit.

Si Verlaine est tout sensibilité et n'est que sensibilité, Mallarmé est tout raison. Il est le théoricien du Symbolisme.

Lui aussi sort du Parnasse où il a vanté « *L'insensibilité de l'azur et des pierres* ». Maintenant il le condamne et explique

le Symbolisme. De sa voix si doucement persuasive et voilée, il dit :

« Les Parnassiens présentent les objets directement.
» Je pense qu'il faut au contraire qu'il y ait *allusion*. Les
» Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la
» montrent; par là ils manquent de *mystère*. Ils retirent
» aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent.
» Nommer un objet c'est supprimer les trois quarts de la
» jouissance du poème qui est faite du bonheur de *deviner*
» peu à peu; le *suggérer voilà le rêve*. »

Ces deux documents, le poème de Paul Verlaine et le commentaire parlé, la glose, de Stéphane Mallarmé, nous éclairent pleinement sur les origines de la réaction symboliste de 1886 et sur l'idéal de la jeune école littéraire.

Ce qu'elle veut c'est un art de rêve. Elle ne veut que proposer un thème imprécis aux méditations sentimentales du lecteur; elle lui demande sa collaboration.

Mais qui ne voit aussitôt que cet art de suggestion se confond avec l'art musical. La musique n'a-t-elle pas en propre de pénétrer notre être jusqu'au domaine du subconscient et d'y éveiller nos rêves, endormis comme la Princesse et ses blanches sœurs du Château enchanté? Et vous reconnaissez aussitôt l'influence de cet art divin, trouble et impérieux, la Musique.

La Musique en effet est devenue l'Art majeur du XIX^e siècle. Elle n'est plus ce que Racine — voyez la préface d'*Esther* — voulait qu'elle fût, une humble servante « *convenable aux paroles* ». Elle s'est libérée, elle est devenue toute puissante; elle veut avoir le pas sur la littérature.

Sorti des profondeurs de la forêt germanique, le torrent wagnérien s'est précipité en France, a envahi, a pénétré le vieux sol gaulois, et, filtré par lui, en a rejailli dans les mille sources cristallines de Debussy.

Plus que jamais le poète de Laprade pourrait la maudire. Elle exerce un empire souverain. Les poètes nouveaux s'y soumettent.

Verlaine exige de la musique avant toute chose; Mallarmé

écrit sur la musique des pages d'une subtile philosophie, et le disciple en qui il a mis toutes ses complaisances, M. Paul Valéry, publie ceci :

« Ce qui fut baptisé le Symbolisme se résume très simplement dans l'intention, commune à plusieurs familles » de poètes, (d'ailleurs ennemies entre elles) de *reprandre* » à la musique leur bien ».

On peut l'affirmer, je crois, le grand Maître spirituel des Symbolistes c'est Wagner. Et pour s'en convaincre, il ne serait que de consulter la *Revue Wagnérienne* qui paraît dès l'année 1885.

Mais à peine né, le Symbolisme se scinde bientôt en deux courants : d'une part le Symbolisme directement musical de Verlaine, le Symbolisme instinctif, le Symbolisme de sensibilité, et de l'autre, le Symbolisme théorique, le Symbolisme de raison de Mallarmé. Le Symbolisme romantique, pourrait-on dire, et le Symbolisme classique.

Du côté de Verlaine, ce ne sont que chansons, refrains, rondes enfantines, plaintes, sonatines, cantilènes, chantefables. On s'en retourne aux naïvetés du moyen-âge; on pille le folklore; on assiste, comme disait notre poète Albert Giraud, à une véritable épidémie de folklorose.

Du côté de Mallarmé, ce sont les premières fresques mouvantes d'Henri de Régnier et de Vielé-Griffin et les poèmes algébriques de M. Paul Valéry.

Comme tous les mouvements littéraires précédents, le Symbolisme périra de par les exagérations de ses derniers adeptes. Ceux de la ligne verlainienne ne verront plus dans un poème, à la façon de l'Abbé Bremont, que l'élément musical. Si bien qu'en dernière analyse, la poésie pure ne serait qu'une méditation pieuse devant un feuillet de papier blanc.

Mais déjà la réaction s'est produite : Moréas, le portedrapeau avantageux de 1886 passe à l'ennemi avec quelques poètes, méridionaux comme lui, et fonde l'Ecole Romane. Quant aux derniers disciples de Mallarmé et de M. Valéry, ils proposent aux lecteurs de bonne volonté, des éni nes

poétiques comme les rhétoriciens du temps jadis, tandis que Henri de Régner, prenant le chemin de l'Académie française, publie un admirable recueil de sonnets parnassiens et que Vielé-Griffin, prenant, lui, le chemin de l'Académie de Belgique, chante, en admirables alexandrins classiques, les beautés du pays de Loire.

Nous pouvons nous résumer en citant cette définition du symbolisme donnée par Anatole France : « Le Symbolisme, c'est une réaction contre l'absence d'âme, le parti pris d'impassibilité et de sécheresse des Parnassiens ».

II

La nouvelle école littéraire fut accueillie en Belgique avec une extrême faveur, comme d'ailleurs toutes les nouveautés parisiennes.

Il n'est, pour s'en rendre compte, que de consulter le florilège qu'a composé un historien du symbolisme. Sur trente poètes cités, neuf sont des poètes belges :

Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Iwan Gilkin, Charles van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, André Fontainas, Albert Mockel, Max Elskamp.

Comment expliquer un apport aussi considérable ? Sans doute question d'opportunité. Plus on s'éloigne du centre littéraire qu'est Paris, plus ceux qui en sont loin, redoutent de paraître des provinciaux, et, dans cette crainte, s'empressent d'adopter la mode nouvelle. Et non seulement ils s'empressent de l'adopter, mais encore, pour bien le montrer, ils l'exagèrent. Albert Giraud disait que s'il était de mode à Paris de mettre une plume d'autruche à son chapeau, ici, on y mettrait l'autruche tout entière.

Cette peur de paraître un provincial, peut en partie expliquer la vogue que connut chez nous, à son apparition, le Symbolisme. Mais cette crainte, d'ailleurs salutaire, si elle peut expliquer la quantité des adeptes ne peut expliquer la qualité, la valeur de la collaboration belge. Et celle-ci est à ce point remarquable qu'on peut dire que le chef-d'œuvre

du Symbolisme a été écrit en Belgique; et c'est la *Chanson d'Eve* de Charles van Lerberghe.

Vous connaissez tous cet admirable poème. Charles van Lerberghe, comme Victor Hugo, mais avec un autre accent, pourrait parler de son œil visionnaire...

A qui tout apparaît comme dans un réveil

Mais son réveil n'est pas la formidable et titanesque création de Victor Hugo; c'est l'éclosion d'une vie tout en fleurs, tout en oiseaux, tout en murmures, tout en musiques et qui est l'apparition d'un monde de féerie. Et au milieu de ce monde enchanté, trône son Eve-enfant, sortie semblait-il d'un album de Kate Greenaway, l'Eve-fleur, qu'il avait créée pour sa dilection, et que, chaque matin, il allait, disait-il, retrouver dans le bois léger qui couvrait les pentes de la Semoy, en face de cette « Ramonette » à Bouillon où il écrivait son chef-d'œuvre.

La véritable cause de l'apport, si remarquable par la quantité et par la qualité des écrivains belges au mouvement symboliste, nous devons la chercher surtout dans notre climat même.

Nos écrivains sont plus au nord que leurs confrères de Paris. Or, le Symbolisme, malgré le coup de clairon du grec Moréas, est dans sa conception et dans sa réalisation, essentiellement nordique.

Interrogé par Jules Huret, lors de son enquête sur le Symbolisme, M. Maurice Maeterlinck déclarait que « l'esprit latin (l'esprit du midi donc) ami de l'ordre et de la certitude, lui semblait plus enclin à l'allégorie qu'au symbole ». Lui opposant l'esprit du Nord, il réservait à celui-ci l'idéal symboliste. C'est un peu la classification sommaire de Madame de Stael, écrivant que le classicisme, c'est tout ce qui nous vient du midi, et le romantisme, tout ce qui nous vient du nord. Et si elle était encore parmi nous, elle dirait, ce qui est peut-être vrai, que le Symbolisme n'est

qu'un aboutissement du Romantisme, du moins le Symbolisme verlainien.

Maurice Maeterlinck reconnaît donc aux esprits du Nord, aux romantiques, le goût de la poésie symbolique, de la poésie de suggestion et de rêve. Or, nous sommes, pour la plupart, et naturellement, des esprits du Nord. Les lourdes brumes des Flandres ou les brumes argentées des vallées mosanes entourent les choses, les voilent, les déforment et font que nous substituons à la réalité du monde visible les images complaisantes de nos propres songes. Ainsi, les enfants qui sont de grands imaginatifs, peuplent d'êtres et de choses imaginaires et féeriques le champ bigarré et mouvant d'un kaléidoscope. Ils font, sans le savoir, de l'art symbolique.

Ne l'oublions pas (je l'ai déjà dit), l'inventeur du symbolisme littéraire, son père spirituel, était belge. C'était Paul Verlaine.

Mais, direz vous, Verlaine est français; il est né à Metz en 1844. Oui, civilement parlant, Paul Verlaine est de nationalité française; mais il est wallon de race. Il porte le nom d'une petite commune belge. Son grand-père était notaire à Bertrix, dans le Luxembourg. Un aïeul était, au XVIII^e siècle, *primus* de l'Université de Louvain. S'il est né à Metz c'est que son père, capitaine au 2^e régiment du génie, dans l'armée française, tenait momentanément garnison dans cette ville.

Sa famille habite la Belgique. Le petit Paul Verlaine vient passer ses vacances à Paliseul chez sa tante Julie Pérot, ou à Jehonville, chez la tante Evrard. C'est à Bouillon que se forme sa sensibilité, comme là aussi s'épanouira le génie de Charles van Lerberghe. A ses pieds coule et sautille la Semoy. Tous les matins, de son eau glacée montent des vapeurs d'argent pleines de fantômes et de légendes. Sur les silex roulés, les ondes claires murmurent d'adorables chansons indistinctes. Ces apparitions vaporeuses, ces musiques ineffables donnent à l'adolescent ardent et rêveur, le goût d'une poésie fluide, irréelle, faite de mots bégayés,

dont les sonorités légères éveilleront en nous une émotion inconnue. De la musique avant toute chose ! Banville reconnaîtra ses dons musicaux, lorsque, plus tard, à l'auteur de *Jadis et Naguère* il écrira : « Vous côtoyez de si près le rivage de la poésie que vous risquez de tomber dans la musique ».

Oui, le père du Symbolisme est de chez nous. Le Symbolisme a son berceau dans nos Ardennes légendaires. Il est né de notre climat. Et cela explique le succès qu'il rencontra en Belgique, et plus particulièrement chez les poètes originaires de la vallée mosane.

Deux revues littéraires d'avant-garde paraissent en Belgique en 1886, au moment où Moréas proclame le Symbolisme. L'une paraît à Bruxelles et c'est *la Jeune-Belgique* qui en est déjà à sa cinquième année d'existence. L'autre se fonde à Liège et c'est la *Wallonie*, dirigée par M. Albert Mockel, et qui deviendra bientôt le Moniteur du Symbolisme.

Ces deux revues font immédiatement appel à la collaboration des maîtres du Symbolisme, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, et de leurs élèves.

Dans la *Jeune Belgique* paraissent des vers de Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Vielé-Griffin...; dans la *Wallonie*, des poèmes aussi de Verlaine, d'Henri de Régnier, Stuart Merrill, René Ghil, Paul Valéry...

C'est ainsi qu'en mars 1888 on peut lire dans la *Jeune-Belgique*, de nombreux poèmes inédits de Verlaine qui seront réunis, un mois plus tard, dans son recueil *Amour* et dont la revue a obtenu les « bonnes feuilles » de l'éditeur Vanier, de Paris. Cette publication sera suivie d'un article enthousiaste d'Albert Giraud consacré à Verlaine et à Mallarmé.

Cependant, de son côté, en janvier 1891, la *Wallonie* publie un sonnet de Verlaine qui figurera, la même année, dans le volume intitulé *Bonheur*.

Mais, spectacle assurément curieux et même paradoxal, Edmond Picard dans son *Art moderne* renâcle devant les audaces de la jeune école symboliste. Il appelle ces poètes nouveaux des « bâtisseurs de Symboles bicornus » et il leur consacre sous les titres de : *Déliquescents*, *Décadents*, *Incohérents*, *Verbolâtres* et *Esotériques*, des articles d'une verve rude. C'est qu'à cette époque, Edmond Picard, admirateur de l'art robuste et réaliste de Camille Lemonnier veut imposer un art utilitaire qui, sa mission remplie, disparaîtra, mais qui aura du moins servi à établir les bases d'une société nouvelle : « Meure avec moi mon œuvre, écrit-il, pourvu qu'elle ait servi à quelque chose ! »

Cette proclamation d'un art éphémère et social amena de vives réactions parmi les collaborateurs de la *Jeune-Belgique*. De son côté, M. Albert Mockel dans la *Wallonie* du 15 octobre 1890 répliqua vertement à ce qu'il appela « les lourdes moqueries » d'un Jurisconsulte et protesta avec véhémence contre les épithètes « d'infirmes » et de « détraqués de lettres » à l'adresse de Verlaine et de Mallarmé.

Avec sa promptitude ordinaire, Picard viendra à d'autres sentiments, et les écrivains symbolistes trouveront alors en lui un avocat passionné.

Les premiers écrivains belges qui furent directement et personnellement mêlés aux Symbolistes français furent les trois gantois, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire Leroy. Dès 1886, Georges Rodenbach les a présentés aux lecteurs de la *Jeune-Belgique*. Ces trois poètes se sont rencontrés et liés d'amitié sur les bancs du Collège Ste Barbe, à Gand. Ils ont profité une première fois de leurs vacances pour se rendre à Paris. A la fin de leurs études classiques, ils y retournent et y font la connaissance de Mallarmé et surtout de Villiers de l'Isle-Adam qui leur servira de guide dans le monde de l'Invisible.

Maurice Maeterlinck est un adolescent méditatif qui subit aussitôt l'influence de la philosophie littéraire de Mallarmé. Sa nature le porte à substituer à la réalité le Symbole. La réalité se présente à son esprit comme absurde et fantastique

Rien n'y est à sa place. Son imagination la déforme. C'est le fameux « Monde à l'envers » de Brueghel, son ancêtre flamand.

Il cherche alors à pénétrer au delà de ce monde sensible et à expliquer les secrets redoutables de la vie des êtres et des forces obscures qui les mènent. Nous ne sommes, croit-il à cette époque, que de petites âmes embryonnaires, soumises à un destin inconnu.

Il accepte la parole de Mallarmé qui a déclaré que « le poème doit être un mystère dont le lecteur doit chercher la clef », et dans cet esprit il écrit son premier recueil de vers : *Les Serres chaudes*, puis ce drame pour marionnettes, c'est-à-dire pour interprètes immatériels et mécaniques, *La Princesse Maleine* et les *Douze chansons*, qui peuvent être considérées comme des modèles de poèmes symbolistes.

Ne cherchez pas un sens rationnel à ces petits poèmes, écrits pour des âmes enfantines qui ne sont encore que des larves inconscientes. Laissez-vous aller à leur charme musical, à leur rythme hésitant, au vague de leur refrain populaire, au ronron de leurs syllabes de berceuses.

Ah ! Nous voici loin du principe jadis formulé par Boileau :

Aimez donc la Raison.

. *Que toujours vos écrits*

Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Nous ne sommes plus dans le domaine de la Raison, mais dans le domaine musical du subconscient. Le Poète ne s'adresse plus à l'*intelligence*, mais à la sensibilité.

C'est ce même domaine d'ombres vagues et de mystères, de balbutiements enfantins, de propos naïfs et sans suite logique, qu'explore Max Elskamp, l'auteur de *Dominical*, de *Salutations dont d'Angéliques*, de *Six chansons de pauvre homme*, poète folklorique s'il en fut, touché par la grâce des complaintes populaires.

Si nous nous étions proposé de suivre l'ordre chronologique dans cette présentation des poètes symbolistes de nationalité belge, nous aurions dû parler tout d'abord de G. Rodenbach. Il est l'aîné. Il a subi le Symbolisme même

avant Verhaeren. La raison en est qu'il habitait Paris à ce moment littéraire. Sur sa demande il y avait été exilé, en 1887, pour le compte du *Journal de Bruxelles* que dirigeait à cette époque, le baron de Haulleville, grand ami des Lettres. En France, il s'était rapidement lié avec les Maîtres de l'heure. Il fréquentait chez les Goncourt et chez Mallarmé. Ambitieux de paraître au premier rang, il avait quitté le Parnasse pour le Symbolisme. Ce lui avait été facile. Les théories nouvelles s'adaptaient à son tempérament et à son éducation. Né à Tournai, il avait passé son enfance et son adolescence à Gand. Il rêvait d'un art où tout serait évoqué plutôt que décrit. Il aimait le brouillard, les crépuscules, les voiles, les ombres, la longue pluie fine, tout ce qui rend indistincte la réalité.

Sur la liste des poètes Symbolistes nous trouvons naturellement le nom de Verhaeren. Et cependant, à mon sens, il fut le moins « Symboliste » au sens mallarméen du mot, mais bien plutôt un réaliste romantique, parti de Zola et de Richepin et même, à ses débuts, de l'intimiste François Coppée.

Et ceci nous prouve bien que les poètes classés comme symbolistes par les critiques littéraires, forment moins une école qu'une nomenclature.

Valère GILLE.

CHRONIQUE

LA FONDATION LÉON PASCHAL

Mme Paschal-Furnee, veuve de l'écrivain Léon Paschal, a mis à la disposition de l'Académie une somme de 25.000 francs.

L'Académie a accepté ce don avec reconnaissance. Elle a décidé d'affecter cette somme à la constitution d'une fondation Léon Paschal dont elle emploiera les revenus au mieux des intérêts des lettres françaises de Belgique.

LE PRIX BEERNAERT

Le Prix Beernaert a été décerné à M. François André pour son livre : *Cinq Hommes dans la Forêt*.

Le jury était composé de M. Charles Bernard, Mlle Marie Gevers, M. Fimin van den Bosch, membres de l'Académie; M. de Trooz, professeur à l'Université de Louvain et M. Guiette, professeur à l'Université de Gand.

ÉLECTIONS

En sa séance du 10 mars, l'Académie a élu en qualité de membres belges au titre philologique : M. Joseph Vrindts et M. Maurice Delbouille.

OUVRAGES REÇUS

Docteur C. K. SIÉ. — *L'Esprit Chinois en face du problème des races*. Paris, Plon, 1940.

F. DESONAY. — *Antoine de la Sale, aventurier et pédagogue*. Liège, Bibl. de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université, 1940.

Georges RENCY. — *Souvenirs de ma vie littéraire*. Bruxelles, Vanderlinden, 1940.

José MIRVAL. — *Paul Spaak*. Bruxelles, Ed. Libbrecht, 1939.

DU MEME AUTEUR. — *Le Poète du silence, Georges Rodenbach*. Bruxelles, Ed. Conférences et spectacles, 1940.

Firmin VAN DEN BOSCH. — *Ceux que j'ai connus*. Paris-Bruxelles. Collect. Durendal.

Géo LIBBRECHT. — *Comptoirs sous le silence*. Poèmes. Bruxelles, Les Cahiers du Journal des Poètes, 1940.

Françoise DONY. — *Le visage qui détruit la mort*. Poème. Même édition, 1940.

Joë BOUSQUET. — *Traduit du silence*. Proses. Même édition, 1940.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre », 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XVII, 1922-1938.

Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Oulre-meuse, par Louis MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.
Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

F

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.
Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.
Edmond PICARD. — *L'Amiral*.
Louis BOUMAL. — *Œuvres*.